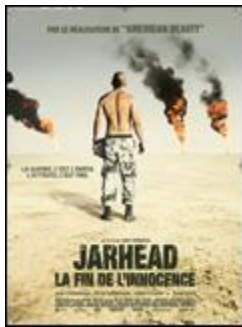


Des films

Gilles Fumey, Mathilde Bachelet

22 janvier 2006

Jarhead. La fin de l'innocence (Sam Mendes)



Les Etats-Unis sont une nation jeune qui a toujours à cœur de mettre en scène - au sens propre - son histoire nationale. C'est ainsi que la guerre du Vietnam avait eu son lot de films, tels *Apocalypse Now* (1979) de Francis Ford Coppola et *Full Metal Jacket* (1987) de Stanley Kubrick qui en sont les deux grandes icônes. Ici, Sam Mendes décrit la vie des *marines* pris dans la première guerre du Golfe à travers l'histoire d'un soldat engagé plus ou moins malgré lui, Swofford. Ce sera donc un film de guerre avec ses rugosités, sa brutalité voire sa vulgarité.

Le film démarre par un martèlement abrutissant des " Sir, yes Sir ", échos hurlants de Kubrick. *Jarhead* nous conduit d'emblée dans le vide personnel que les instructeurs essaient de créer chez les recrues et qui sera l'autre désert du film, pas le grand théâtre de la guerre dans le désert, mais le naufrage des consciences livrées à elles-mêmes.

Après l'absurdité, le désert est l'autre sujet de *Jarhead*, non, seulement jusqu'à ce mois de février 1991 qui marque l'entrée des Américains à Koweït, mais jusqu'au retour et à la sentence finale de Swofford qui tombe comme un couperet et clôt le film : " on est toujours dans le désert ". Les *marines* (une référence à la mer ?) qu'on s'attend à voir surgir des flots sont pris au dépourvu dans le désert. Un milieu fondu dans la lumière blanche qui envahit l'écran, et qu'une scène sous les puits de pétrole incendiés par les Irakiens rend surréaliste en noircissant les paysages comme les soldats. Cette blancheur saturée offre à peine une ligne d'horizon, le ciel est sans couleur et dans l'air chauffé à blanc, les formes dansent comme au-dessus d'un volcan. Ce désert irradié par le soleil est un *reg*, horizon pierreux d'autant plus hostile qu'une autre scène montre un étonnant - et improbable - champ de dunes, l'*erg* saharien, orangé, chaud et enveloppant par ses formes douces qui épousent la conversation des deux héros.

Que font les soldats dans le désert à attendre que la guerre commence ? Au grand malheur des snipers, il faut inventer des distractions avec rien, sinon des scorpions, une bête blanche contre une noire défendues par les soldats selon leur couleur, comme dans un match.

Comment se mouvoir dans le désert où les communications ne fonctionnent pas, la haute technologie étant réservée à la guerre aérienne ? Comment savoir où est le Nord ? Comment être sûr que les formes qu'on voit au loin ne sont pas l'ennemi mais des nomades perdus, mains nues face aux poltroneux soldats pourtant armés jusqu'aux dents ? Les *marines* ne peuvent pas voir que le théâtre de la guerre est ailleurs, sous les lignes aériennes qui projettent en avant, au-delà de la frontière, la force de feu des Américains, rendant inutiles ces soldats qui rampent encore sur le *reg*, comme l'ont fait les anciens dans la boue au Viêtnam.

Le désert offre le décor d'une région vide et riche à la fois. C'est pour le désert que les *marines* sont là, pour en garder le contrôle. Mais la richesse est souterraine. Elle ne se voit pas, aussi bien l'eau des aquifères que les hydrocarbures qui, à la fin du film, flambent en jetant de grosses torches d'or dans un ciel noirci par la pollution. Alors, il " pleut " du pétrole, souillant les soldats et ce cheval fellinien que Sam Mendes égare ici, comme une figure victime de la nature. Une manière de " terre brûlée " conduite par Saddam Hussein stigmatisant la convoitise occidentale sur ces richesses cachées.

Le désert est aussi traité en métaphore. L'absence de sens de la guerre qui échappe aux soldats (pas une balle tirée pour tuer, mais les fusils déchargés allègrement pour faire la fête à l'annonce de la victoire) peut les conduire à la folie. Sam Mendes file cette métaphore par une scène de délire qui aurait pu conduire au meurtre. Il faut dire que rien n'est épargné aux *boys* : les ordres contradictoires vont, finalement, sacrifier cette élite des tireurs - ainsi que l'officier désigne ces héros - et achever de vider de tout son sens ce déploiement guerrier de plus d'un demi million d'hommes. Le désert, enfin, est dans toutes ces vies amoureuses brisées, ces sentiments méprisés, les ruptures, les tromperies, l'homophobie.

La victoire est chère payée pour les individus. *Jarhead* est le film de l'anti-Viêtnam. La forêt qui a tué tant de *marines* là-bas et qui fut attaquée par les armes chimiques - dont on n'a ici que les grimaçantes faces des tenues de protection en cas d'attaque - est un anti-désert pas moins efficace. *Jarhead* raconte une guerre courte, comparée aux années de plomb que fut la guerre en Asie qui empoisonna jusqu'au sommet de l'exécutif américain. A l'humiliation des communistes à Saïgon, on reportera la victoire ici, sans combats d'hommes quasiment. On pourra plaider que les Américains connaissent le milieu aride mieux que les forêts sempervirentes qu'ils n'ont pas chez eux.

S'il a quelquefois tendance à verser dans le pathos, *Jarhead* a cependant un ton juste, une esthétique singulière. Sam Mendes traite avec délicatesse l'histoire reprise de l'autobiographie d'Anthony Swofford. Le décalage de la musique avec les images crée une distance : ainsi, le bizutage de Swofford accompagné d'un " *Don't worry be happy* " par Bobby McFerrin . La bande originale est riche en tubes d'époque par Tom Waits, les Doors ou encore Kurt Cobain.

Compte-rendu : Mathilde Bachelet et Gilles Fumey